

## L'histoire de l'Ecole d'infirmières de la Salpêtrière \*

par Véronique LEROUX HUGON \*\*,  
Jacques POIRIER et Philippe RICOU

Les liens entre la Salpêtrière et les premières infirmières civiles sont nombreux. Vincent de Paul, déjà, souhaitait que les Officières de l'Hôpital Général demeurent des laïques, et ne prononcent point de vœux.

C'est à la Salpêtrière que sont ouverts les premiers cours municipaux, en 1878, sous l'impulsion de D.M. Bourneville. C'est le même, dévoué collaborateur de Charcot, qui mène la bataille de la laïcisation des hôpitaux, en utilisant pour ce faire, les colonnes du *Progrès Médical*, ce journal même, dont il est rédacteur en chef et qui édite les *Leçons* de Charcot, ou les *Discours* prononcés à l'occasion des distributions de prix des Ecoles Municipales. Les remises de prix sont l'occasion de petites fêtes dans les cours de l'Hospice Vieillesse-Femmes. C'est à la Salpêtrière, enfin, que s'ouvre la première Ecole d'Infirmières de l'Assistance Publique, en 1907, cette Ecole dont je parlerai aujourd'hui.

Dans un premier temps, et bien qu'il en ait déjà été question ici même, j'évoquerai à gros trait moins ce qu'ont été les cours municipaux, que les causes du dysfonctionnement de cet enseignement. Je m'aiderai des critiques formulées par les contemporains eux-mêmes pour montrer l'échec de la formule "démocratique" d'enseignement professionnel.

Dans un second temps, je voudrais citer les travaux préparatoires à la création de l'Ecole d'Infirmières.

Enfin, dans une troisième partie, je tenterai de décrire le fonctionnement de cette Ecole, grâce aux archives officielles, mais aussi aux rares témoignages retrouvés, et à une source non négligeable, celle de la presse professionnelle des infirmières.

---

\* Comité de lecture du 22 juin 1996 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

\*\* Bibliothèque J.-M. Charcot, Hôpital de la Salpêtrière, 47 bd de l'Hôpital, 75651 Paris cedex 13.

## L'ECHEC DE LA FORMULE DEMOCRATIQUE

### 1. L'organisation des cours municipaux

Pour former un personnel féminin, laïc et compétent capable de remplacer les religieuses en place, il est indispensable de lui donner une formation professionnelle adéquate et satisfaisant tant aux exigences de la révolution pastorienne qu'à un corps médical en pleine expansion et réclamant des auxiliaires efficaces, mais soumises, des "saintes laïques" en quelque sorte. C'est dans cet esprit, que Bourneville va s'acharner à organiser les premières Ecoles municipales d'infirmières, ouvertes après une délibération du Conseil Municipal en 1877, d'abord à la Salpêtrière et à Bicêtre, puis dans d'autres hôpitaux comme La Pitié ou Lariboisière.

Le recrutement du personnel, inscrivant le tout-venant au Bureau d'admission, garçons ivrognes, ou "Bretonnes illettrées" (sic) cherchant une première embauche à Paris, et tout droit sorties de leur lointaine province, ce recrutement est défectueux.

Pour y remédier, il est urgent de diffuser une instruction, primaire, pour laquelle seront mobilisées les institutrices œuvrant à l'Ecole des petits malades. Pour inculquer quelques rudiments de savoir, visant à la délivrance du Certificat d'Etudes Primaires, Bourneville imagine de faire lire aux élèves des copies du *Manuel de l'Infirmière* (5 volumes dont il dirige les nombreuses rééditions), de leur faire écrire des dictées sur les rouages de l'administration, la laïcisation, le portrait de l'infirmière idéale, extraites de son manuel ou d'articles du *Progrès Médical*.

On passera ensuite à l'enseignement professionnel proprement dit.

Il consiste en cours du soir de 2 à 3 heures hebdomadaires. L'enseignement théorique, comme le Manuel, est ambitieux : en 1880 sont prévues par exemple 61 leçons. Cet enseignement, donné par des médecins, d'abord bénévoles, puis faiblement rémunérés, est complété par des exercices pratiques, l'après midi, sous la surveillance de monitrices.

L'ensemble est sanctionné par la délivrance d'un diplôme, et la promesse d'un avancement. Ces cours, donnés après une très longue journée de travail, obligent le personnel à des déplacements tardifs dans Paris, et s'adressent à l'ensemble du personnel secondaire.

Si le *Manuel* est très théorique, et copieux, les leçons sont sommaires, constituant par exemple une sorte de catéchisme élémentaire sur l'anatomie, ou la physiologie, avec développements abondants sur certains points : fonctionnement de l'administration hospitalière, nomenclature exhaustive d'instruments de chirurgie, ou de médicaments. L'accent est mis sur la pratique, que l'infirmière, éternelle auxiliaire, doit exécuter sans vraiment comprendre et surtout sans jamais prendre d'initiative. On cherche à former des ménagères éclairées, aptes à manier scientifiquement la serpillière humide. Le survol des programmes, lourds, laisse une impression de flottement. Les professeurs enseignent trop, ou trop peu, et semblent ne pas savoir à quel public ils s'adressent : veut-on des domestiques, ou des professionnels ? Il y a pourtant un côté novateur dans cet enseignement, dans son principe même d'abord, et dans l'apprentissage de notions élémentaires qu'on voudrait voir enseigner dans toutes les écoles communales.

Assez rapidement on perçoit des accents désenchantés de Bourneville lui-même, dans ces *Discours de Prix* où il déplore l'absence des infirmiers masculins, des gradés,

la baisse de fréquentation des cours pendant l'année et la "persistante médiocrité de l'enseignement. Directeur des écoles jusqu'en 1905, Bourneville n'avouera jamais publiquement l'échec de son projet, qui voulait donner à des filles du peuple, méritantes et dévouées à la République, la possibilité d'accéder à un métier. A son autocritique s'ajoutent les reproches, sévères, que lui adressent les détracteurs de ses ambitions.

## 2. Critiques officielles et officieuses

Si le personnel secondaire ne s'exprime pas encore beaucoup, on retrouve quelques témoignages des intéressés sur ces cours municipaux. Je prendrai l'exemple du *Roman d'une infirmière*, quoique un peu faussé puisque il est écrit par Paul Bru, directeur d'hôpital. Il met en scène une infirmière qui trouve trop dur "...une fois par semaine, l'hiver, d'assister à des leçons auxquelles on ne comprend rien, de rentrer à 10 heures, esquinée, le lendemain, n'avoir pas un coin à soi pour rédiger ses notes, apprendre par cœur le manuel en courant, entre deux cours et deux pansements..." Tout est dit ici, et entre autres les mauvaises conditions de logement et d'existence de ces jeunes femmes parquées dans d'infâmes dortoirs, nids à tuberculose et à contagion, dont l'insalubrité est dénoncée par le corps médical.

C'est encore une surveillante qui dans une lettre se plaint de ce qu'on admette tout le monde au cours, lingères, buandières et garçons qui n'en ont rien à faire, histoire de gonfler les statistiques, puisqu'on *diplôme tout le monde*...

Déplorable ambiance qu'avait stigmatisée Anna Hamilton dans une thèse au demeurant pionnière intitulée : *Considérations sur les infirmières des hôpitaux*... (Montpellier, 1900). Ayant passé quinze jours dans les salles parisiennes, elle se montre très critique sur ces pauvres filles sans éducation, auxquelles on impose des cours complètement inefficaces, à partir d'une conception du personnel soignant qui est à l'opposé de celle d'Anna Hamilton, réclamant des nurses recrutées dans la même classe que celle des médecins.

En 1904 paraît dans la *Revue des deux Mondes* un long article anonyme intitulé : *Une Ecole d'infirmières en 1902*... L'auteur de l'article est en réalité Léonie Chaptal, pionnière du travail social, et artisan de la création du Diplôme d'Infirmière en 1922. Pour en savoir plus, elle s'est présentée à l'Ecole de la Pitié, dont elle ressortira en 1903 ayant obtenu le Certificat d'aptitude.

Munie du manuel de la Garde-Malade, la candidate en fait une lecture très critique : l'ouvrage, trop théorique est anticlérical et s'étend à longueur de pages sur les bienfaits de la laïcisation, et la promotion possible ; en fait, les avantages promis sont aléatoires : les rémunérations infimes, le logement infect : "*comment vous condamner, pauvres filles... ?*", il ne faut pas s'étonner de la médiocrité du recrutement, de l'inconduite notoire du personnel, s'exclame la sévère Léonie Chaptal, offusquée de "scènes de mœurs" sur laquelle elle préfère ne pas insister ! Elle poursuit la description des leçons, qui se passent à la Chapelle : professeurs médiocres, cours mal adaptés, trop théoriques, pour des élèves dissipées, qui copient, ou chahutent quand elles ne somnolent pas : "*pauvres cerveaux épuisés..., pauvres êtres sans tutelle !...*" La fin de l'année approchant, le rythme des cours s'accélère, les stages pratiques, appréciés par l'auteur, ne

diminuant pas ; l'apothéose en est l'enseignement de la douche, sous la surveillance de Bourneville lui-même (lequel attachait beaucoup d'importance à cette pratique) et exécutée dans le quartier des jeunes idiots de Bicêtre. L'élève fuit devant cette vision de cauchemar ; l'article se termine par la description de la solennelle distribution de prix, couronnement d'un enseignement que L. Chaptal qualifie de systématique mystification.

Si je me suis arrêtée à ce témoignage, dont l'objectivité est toute aussi suspecte que l'optimisme obligé du Directeur, c'est qu'il résume aussi les critiques adressées aux écoles municipales. Si D.M. Bourneville ne reconnaîtra jamais publiquement le bien fondé de ces critiques, il en est conscient et désabusé. Pourtant le programme des écoles se poursuit sans réel changement jusqu'en 1914 au moins, tandis qu'en 1901, le docteur H. Barth constate devant la Société médicale des Hôpitaux *"qu'on doit reconnaître que ni le recrutement, ni l'instruction des infirmiers de nos hôpitaux ne présentent les garanties que la population parisienne est en droit de nous réclamer."*

Nous n'y reviendrons pas ici, préférant aborder maintenant l'étude des textes officiels et des réflexions préparatoires à l'ouverture de l'Ecole d'Infirmières.

## LA LENTE ELABORATION DU PROJET

### 1. La circulaire Combes

Dès 1898, un rapport d'Henri Napias, au Conseil Supérieur de l'Assistance Publique, sur l'éducation du personnel des hôpitaux français reprochait aux cours municipaux leur lourdeur théorique et souhaitait une éducation plus pratique et moins ambitieuse, se rapprochant de l'enseignement donné aux Hospices Civils de Lyon. Une circulaire du directeur de l'Assistance Publique, Henri Monod, entérine ce rapport et insiste sur l'importance des écoles régionales et d'un enseignement pratique.

C'est dans le même ordre d'idées, mais avec plus d'ampleur et de fermeté que le Premier Ministre Emile Combes rappelle aux préfets l'obligation aux commissions hospitalières d'ouvrir des écoles d'infirmières dans chaque ville, par une circulaire du 28 octobre 1902. Texte fondateur, remarquable s'il est appliqué, selon Bourneville, et dont la préoccupation démocratique n'est pas absente, il définit pour la première fois la conception officielle du rôle de l'infirmière. Inhérente à l'obligation d'assistance médicale de l'Etat (loi sur l'A.M.G. de 1893), l'instruction de l'infirmière est obligatoire, pour former cette collaboratrice disciplinée mais intelligente du médecin et lui permettre d'accéder à une carrière tant philanthropique que scientifique. Le ministre prévoit très en détail l'organisation des écoles : niveau de recrutement, bâtiment, programmes, et direction féminine. Ce n'est que cinq ans après qu'il sera entendu à Paris.

Dans la droite ligne de cette circulaire, la réforme du personnel secondaire de l'Assistance Publique s'engage en 1903 avec deux perspectives intéressantes. Il s'agit de la séparation entre personnel soignant et personnel servant et de la décision d'ouvrir une Ecole d'infirmières

A propos des tâches effectuées par le personnel, la confusion entre gros travaux d'entretien et soins proprement dits, prodigués par la même personne et parfois simulta-

nément avait été très vivement dénoncée par les observateurs cités plus haut, A. Hamilton, L. Chaptal, H. Barth, et condamnée par la circulaire : "*l'infirmière, nous dit Combes, est absolument différente de la servante employée aux gros ouvrages*".

L'importante réforme du personnel, entreprise par Charles Mourier, continuée par Gustave Mesureur décide de la création d'un corps d'élite, féminin autant que possible et présentant des garanties morales et des titres professionnels, nommé désormais Personnel Hospitalier. La distinction entre personnel infirmier et personnel de service implique la création d'une Ecole d'infirmière, instrument fondamental de la réforme. La future Ecole est inscrite dans le programme des grands travaux de l'Assistance Publique, et une Commission spéciale est formée en 1905 seulement.

## **2. Commission préparatoire et initiatives privées**

D.M. Bourneville prend sa retraite de Directeur des Ecoles en 1905. Il est membre, pourtant, de la commission, qui tiendra séance de 1905 à 1907, et qui est composée de vingt autres personnes dont Messieurs Navarre rapporteur au Conseil Municipal sur les questions d'assistance publique, Montreuil, directeur de la Salpêtrière, Noir, nouveau rédacteur en chef du *Progrès Médical* et certainement moins virulent que son prédécesseur, et enfin des dames, comme Mesdames Desjardins, Meusyt, Mademoiselle Henault (sage-femme, devenue Madame Lefevre-Henault). Cette Commission apporte plusieurs modifications à l'arrêté de réforme de 1903, dont une fondamentale, parce qu'elle prolonge l'ambiguïté ; je cite : "*Les cours actuels d'infirmières ne doivent pas disparaître. On se gardera d'accentuer ainsi une différence d'origine et d'éveiller des susceptibilités qui ne doivent pas avoir raison d'être, attendu que les deux diplômés conféreront à nos agents les mêmes droits...*" Plus loin, on rappelle que le principe de l'Ecole, ouverte à tous, doit être maintenu, que les futures élèves ne constitueront pas une classe privilégiée, qu'une surveillante générale, sous l'autorité du Directeur, remplacera la Directrice. C'est une réaffirmation de principe dont nous verrons plus loin la réalité, mais qui s'oppose à ce que préconisent les partisans du modèle anglais de nursing, lesquels ont dès le début du XXe siècle mis en pratique leurs théories.

Je voudrais, à ce propos, évoquer les principales écoles privées d'infirmières, qui fonctionnent dès 1900. Si cette évocation peut paraître déborder le sujet, elle est nécessaire, parce que les membres de la Commission préparatoire s'inspirent peu ou prou de ces initiatives pour rédiger leur programme, au même titre que le voyage d'étude entrepris par Montreuil dans les hôpitaux londoniens. Le copieux rapport du Directeur de la Salpêtrière est publié dans le *Progrès médical* de 1907 : cinq pages sont consacrées aux Ecoles de nurses. Le compte-rendu en est très positif, les jeunes nurses anglaises recrutées dans les rangs de la bourgeoisie, présentent toutes les références morales nécessaires, et ne se confondent jamais avec les servantes, qui sont elles-mêmes affectées à leur service personnel : il s'agit véritablement d'une élite. Le "système Nightingale" fonctionne parfaitement.

C'est justement à ce modèle que se réfère la directrice de la Maison de Santé protestante de Bordeaux, Anna Hamilton, laquelle délivre un Diplôme de garde-malade hospitalière, vingt ans avant le Diplôme d'Etat. Le nombre des cours théoriques est réduit, les manuels utilisés sont des traductions de l'anglais (Manuel d'E. Luckes), priorité est donnée à la pratique.

Sous les auspices de Madame Alphen-Salvador s'ouvre à Paris, en 1900, l'Ecole professionnelle d'assistance aux malades : élèves rigoureusement sélectionnées, enseignement de haut niveau accompagné d'un perfectionnement culturel qui renforce le cachet aristocratique de l'Ecole. Les "Amyottes", revêtues nous dit-on d'un élégant costume de sortie, sont grandement appréciées. On insiste là aussi sur la pratique, au point que les manuels sont interdits à l'Ecole. L'enseignement a été élaboré par un collège de médecins des hôpitaux sous la direction d'Edouard Rist.

Deux autres réalisations comparables pour terminer. L'Ecole supérieure d'infirmières professionnelles, est ouverte en 1905 sous la direction de Madame Achille Fould. Originalité, elle veut : "fournir à des femmes de condition modeste le moyen de gagner honnêtement leur vie, et de faire œuvre utile...". La même année est créée la Maison Ecole d'infirmières privées, fondée par Léonie Chaptal et située dans le quartier de Plaisance où Mademoiselle Chaptal avait déjà organisé plusieurs œuvres sociales. On retrouve le régime d'internat payant, une durée d'études de deux ans, des cours délibérément pratiques : soins généraux, petite chirurgie et petite médecine, et lecture du "Livre de l'infirmière" de Miss Oxford, adaptée par la directrice et devenu un classique sous l'appellation de "l'Oxford-Chaptal". On ne s'étonnera pas que les stages pratiques soient minutieusement organisés, 40 heures par semaine : c'est au lit du malade, et non en assistant à des leçons magistrales, que l'élève acquerra de l'expérience.

Il ne m'appartient pas ici de juger de ces expériences, qui ont d'ailleurs été l'objet de recherches récentes (E. Diebolt R. Magnon), mais la confrontation était nécessaire, pour montrer que les extrêmes tendent à se rapprocher : les temps ont changé, et on a pu remarquer que Léonie Chaptal qui dénonçait en 1903 les excès du système hospitalier recevait en 1914 la plus haute récompense de l'Assistance Publique.

On retrouve ce consensus lors du 3e Congrès de l'International Council of Nurses de 1907 : une séance entière est présidée par G. Mesureur. Bourneville y fait un exposé, trop long, sur... la laïcisation, mais Madame Gillot rappelle les débuts de l'Ecole de la Salpêtrière. Si elles sont en désaccord avec la notion de "personne d'éducation" (le débat est repris, ailleurs, la même année), Mesdames Hamilton, Chaptal, Alphen Salvador présentent le lendemain leurs propres réalisations et les nouvelles orientations de l'enseignement infirmier.

Le désaccord persistera longtemps sur le recrutement social de l'infirmière idéale, mais cette même année 1907 voit donc, enfin, l'ouverture de l'Ecole d'infirmières de la Salpêtrière, le bâtiment tout neuf étant inauguré officiellement en 1908.

## L'ECOLE DES INFIRMIERES DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE DE PARIS

### 1. Des discours...

C'est sur les cérémonies d'inauguration de novembre 1908 que je m'attarderai d'abord. Repris dans la presse, *l'Illustration*, *le Figaro*, ils soulignent deux points : la volonté démocratique de l'Ecole, et son caractère professionnel.

Le Ministre Cruppi, ministre du commerce, témoigne de sa fierté "devant la création d'une école professionnelle dont les élèves ont une origine plébéienne...". Nous voilà revenus aux temps glorieux où Bourneville dressait le portrait de l'infirmière chère à

son coeur, "plébéienne d'origine" : ce sont là des termes, comme celui d'infirmière, auquel elle préfère le mot moins vulgaire de "nurse" qui font bondir d'indignation Mademoiselle Hamilton. H. Rousselle, dans son rapport au Conseil Municipal, enfonce le clou, si je puis dire : "*l'Ecole est dominée toute entière par les principes démocratiques qui veulent que l'enseignement professionnel soit à la portée de tous...*". A. Mesureur enfin, chef du cabinet de son père G. Mesureur à l'Assistance Publique rappelle, ailleurs, que l'Ecole est largement ouverte au petit personnel puisqu'y sont admises filles de service comme candidates extérieures, défrayées de toute dépense.

Au même titre qu'à l'Ecole de Physique et de Chimie, les Ecoles Normales, l'Ecole de sage-femmes, c'est l'apprentissage d'un métier, certes féminin, qu'on vise ici.

Le discours d'André Sebilliau, chirurgien des hôpitaux, met l'accent sur le volet professionnel de l'Ecole, en dressant un portrait de ce qu'est à ses yeux la bonne infirmière hospitalière. Discours très riche, porteur de perspectives nouvelles pour cette collaboratrice modeste, mais précieuse du médecin, trait d'union entre le chef de service et le malade. Pour ce faire, une triple instruction est nécessaire : initiation aux notions élémentaires d'anatomie et de physiologie, connaissances techniques consommées, vertus morales. Le chirurgien continue par une description d'une journée de l'infirmière, qui met bien en place ce rôle nouveau, délicat et difficile, par exemple dans la surveillance de grands malades. Il réussit, me semble-t-il, à proposer une alternative dynamique à ce métier où les obscurs dévouements, et les qualités éminemment féminines ne suffisent plus, ou plutôt sont valorisées par une véritable reconnaissance du "rôle propre", pour employer un terme contemporain.

## 2. et des faits... : le fonctionnement de l'Ecole

C'est dans un "*grand et sobre bâtiment, baigné d'air et de lumière...*" que pénètrent les premières élèves le 21 octobre 1907. Locaux d'enseignement, salon, bibliothèque et réfectoire occupent le rez de chaussée, et les trois étages sont aménagés en chambres individuelles. On possède des photos de ces locaux qui en reflètent très bien les ambitions : grand amphithéâtre occupé entièrement par des demoiselles attentives et vêtues de blanc, avec la coiffe à longs rubans, austère bibliothèque, salon où l'on joue du piano, où l'on danse même entre élèves ! Aux étages, la chambre d'élève n'a plus rien à voir avec les sombres dortoirs, abandonnés aux filles de service : sage, blanche et virginale, impeccablement rangée, c'est le refuge d'une pensionnaire studieuse, qui ne doit d'ailleurs y demeurer que pour étudier, et dormir, et qu'elle entretient elle-même. Etudes, stages pratiques, promenades hygiéniques ou sorties, en uniforme, chez un correspondant l'appellent au dehors, pour un emploi du temps extrêmement minuté. On retrouve le cadre proposé systématiquement dans les écoles privées décrites plus haut. Un article d'André Mesureur dans la *Presse Médicale* salue l'inauguration, en rappelant la nécessité du "*dressage*" de l'infirmière. Il décrit à l'envie la chambre de l'élève, avec son armoire en pitchpin et ses bibelots personnels. Grâce à la nouvelle Ecole, non confessionnelle et où règne la liberté de conscience les infirmières forment "*une phalange assez unie...*" à l'avenir prometteur.

Au sous-sol du bâtiment, sont prévues, entre autres installations utilitaires comme les salles de douche et de massage, la lingerie, une cuisine où sont préparés les repas, mais

où les élèves doivent aussi confectionner elles-mêmes plats légers et mets sucrés. Cette disposition attire les sarcasmes d'Anna Hamilton : on continue à ne voir dans l'infirmière qu'une vulgaire domestique. Une polémique s'installe à ce sujet, moins anodin qu'il n'y paraît, dans la *Garde Malade Hospitalière*. A. Mesureur s'en défend, dans le même journal : si les élèves s'occupent pendant deux mois de cuisine et de ménage, c'est pour qu'elles possèdent complètement l'art difficile de la ménagère, ce dont elles auront besoin pour elles mêmes et pour mieux commander ensuite le personnel de service.

Rien n'est négligé pour le bien-être de l'élève, accueillie au mieux dans la grande famille hospitalière. Pour accéder à cet eden, des garanties physiques et morales, et au minimum le certificat d'études sont exigés des candidates (127 en 1907). L'épreuve d'admission, pendant laquelle celles venues de province sont logées gracieusement, comporte narration, dictée, problèmes et une indispensable épreuve de couture. Les candidates retenues, après deux mois de probation, prennent un engagement de cinq ans, études comprises, avec l'administration. A ce propos, notons qu'un nombre assez important de postulantes internes avaient été admises la première année, mais le nombre est allé en diminuant : 29 sur 77 en 1907, 16 sur 86 l'année suivante, 21 sur 69 en 1910-1912.

Sous la direction d'une surveillante générale, Madame Jacques pour les premières années, les études durent deux ans et comportent des stages pratiques dans tous les services. 10 puis 8 professeurs sont chargés de l'enseignement, médecins pour la plupart, relayés par 4 monitrices.

Prenons comme exemple les programmes de 1909-1910. Ils comportent 272 leçons portant sur l'anatomie, la physiologie, l'hygiène, l'administration hospitalière insistant sur les qualités morales de l'infirmière, les techniques nouvelles de diagnostic comme la radiologie, l'électrothérapie, la pratique du laboratoire, les soins spécifiques à chaque catégorie de malades : aliénés, femmes en couches, nouveau-nés, des leçons de pharmacie, en insistant sur les médicaments préparés par l'infirmière. Mademoiselle Procope est enfin chargée du cours de massage, *organisé suivant les méthodes en usage à Stockholm*, ce qui permettra d'avoir une brigade volante de masseuses : ô progrès !

On sent très nettement les améliorations apportées dans l'élaboration des programmes, par rapport à ceux, invariables, des cours municipaux. Les professeurs savent quel langage adopter, parce qu'ils s'adressent à une catégorie précise, celle de leurs futures collaboratrices, auxquelles les monitrices font réviser les cours, en s'aidant de projections, de manipulations sur un squelette. L'ensemble est approfondi par une formation sur le tas lors des stages en salles, où cette main-d'œuvre gratuite est évidemment appréciée. L'Ecole étant enclavée dans l'hôpital, il est possible de faire passer les élèves dans la totalité des services, où elles seront amenées à travailler, reconnaissables par la cocarde bleue et rouge qu'elles arborent en seconde année. On a choisi comme lieux de stage le service des cancéreux à la Salpêtrière, ou encore la consultation de médecine des Enfants Malades. Des conférences de morale et d'idées générales achèvent de parfaire cette éducation., tandis que les livres de la bibliothèque sont soigneusement choisis, "*composés de tout ce qu'une jeune fille peut et doit lire...*".

Un autre exemple illustre ce changement : l'enseignement, en seconde année, des notions de radiologie. Elles comportent la description des appareils, l'exposé des prin-

cipes de radioscopie et radiothérapie, le tirage des épreuves. La leçon se termine par le plan d'une journée d'infirmière attachée au service de radiologie. C'était le cas d'une célèbre malade de Charcot, Blanche Wittman, qui s'était reconvertie, et mourut en 1918 d'une radionécrose, dont on évaluait encore mal les risques.

Rémunérées dès la première année (10 F., puis 20 F.), les élèves commencent le service de veille à la fin de la seconde année. Chaque année est sanctionnée par un examen théorique et pratique, et couronnée, enfin par un Brevet, et la délivrance d'un insigne. Le Brevet est conféré aux élèves : *tant en raison des connaissances pratiques et théoriques dont elles ont fait preuve devant le jury qu'à cause des aptitudes professionnelles et morales dont elles ont témoigné à l'Ecole et dans les services où elles sont passées...*

Ces jeunes filles, à peine sorties du cocon familial, sont soumises à un régime de pensionnat, minuté, contrôlé à chaque instant. On ne s'attarde pas dans la chambre aux rares temps libres, on ne se tutoie pas, on pratique des sports sains, comme le tennis, ou la gymnastique, on sort chez son correspondant ou en corps constitué, et coiffée d'un chapeau. De cette pesanteur témoignent les cahiers établissant à chaque instant la situation de l'élève, les registres journaliers où sont notées les suppressions de sortie, les fautes commises. Il y est question de désobéissance, malpropreté des chambres, de réprimandes pour gestes désordonnés, mauvaise tenue, ou indiscipline : tous méfaits pour lesquels sont prévues six sanctions, de l'observation à l'exclusion définitive.

L'hôpital représente maintenant la famille, la maison. Les vacances, des jeunes isolées, se passent dans les établissements appartenant à l'Assistance Publique, Berck par exemple. De même, c'est comme représentantes de la famille hospitalière que les élèves sont envoyées en voyages d'études, et de présentation de l'Ecole, dans les hôpitaux londoniens.

### 3. Le bilan.

Jusqu'en 1914, date à laquelle j'ai arrêté mes recherches, le règlement prévoit quelques modifications de détail. Les éléments manquent pour porter un jugement sur le fonctionnement. On sait que des critiques extérieures portent sur la proximité des élèves auprès du personnel servant, promiscuité dangereuse, selon A. Hamilton. La rivalité possible entre catégories est dénoncée par une lettre manuscrite, émanant vraisemblablement d'une infirmière de la base. Elle se plaint de ce que "*...les élèves n'ont que leurs études à s'occuper, ...ce sont elles qui feront le personnel gradé de l'avenir, et sont dispensées du nettoyage et du service interne des malades...*".

Pour essayer d'évaluer, de l'intérieur, le bilan de ces sept années, j'aurai recours au point de vue de l'infirmière, mais exprimé par la voie, semi-officielle, du *Bulletin Professionnel des Infirmières*, et de *La Soignante*.

Après le docteur F. Regnault, rédacteur en chef de 1904 à 1906, et auteur avec A. Hamilton d'un ouvrage sur les garde-malades, *Le Bulletin Professionnel* prend en 1906, sous la direction du docteur Cornet une orientation élargie aux nouvelles missions de l'infirmière, aux différentes écoles, privées ou publiques, aux congrès nationaux et internationaux de nursing ou d'assistance. Ainsi, il est largement rendu compte des conceptions d'A. Hamilton sur la nécessaire "éducation" des candidates infirmières.

Le sommaire des années 1906 à 1908 reflète cet élargissement. La formule des cours municipaux, dont le *Bulletin*, organe de l'administration, s'est fait longtemps le reflet très fidèle, a vécu. Il faut lui substituer une conception différente de la bonne hospitalière, pourvue d'une solide instruction professionnelle. Et le *Bulletin* consacre deux articles, en 1908 à l'Ecole. Le *Bulletin...* signale en 1910 l'apparition du premier numéro de *La Soignante*, en remarquant que, jusqu'ici, "*les autres bulletins professionnels se sont occupés à des attaques discourtoises contre tout ce qui se faisait en France...*".

Qu'est ce donc que cette *Soignante*, dont il existe sept numéros publiés de 1910 à 1918 ?

C'est le Bulletin de l'Association des anciennes élèves brevetées de l'Ecole, exclusivement consacré aux questions techniques et professionnelles, et rédigé par les membres de l'Association, ce qui n'était pas le cas du précédent. L'Association veut soutenir les intérêts de ses membres, organiser des réunions familiales à l'Ecole, des conférences et observations techniques, et enfin, "*rappeler à toutes par ces moyens que l'école... est le berceau d'une grande famille dont chacun des membres doit être prêt à assister moralement les autres...*"

Dès le premier numéro de juillet 1910, est donnée la liste des élèves brevetées en 1909, soit la première promotion, et leur affectation dans les hôpitaux parisiens. La première page est agrémentée d'une photo de la promotion, en uniforme, et devant l'Ecole. Le programme proposé est celui d'un journal technique qui vise avant tout à relever le niveau des études de l'Ecole, un perfectionnement de l'instruction qui donnera plus d'autorité aux brevetées.

Feuilletant ces huit pages, on ne saurait trop souligner l'importance d'une telle association, affirmant la cohésion d'un corps, un souci d'autonomie.

Outre l'éditorial, le journal donne une chronique de l'étranger, des nouvelles personnelles (mariage, décès) des élèves, des indications pratiques, comme la description d'un procédé pour vaincre la contracture que Charcot tenait d'un infirmier et avait transmis à Pierre Marie.

Parcourons les autres numéros. On y retrouve des chroniques de l'étranger, de l'Ecole, des hôpitaux et une chronique professionnelle, agrémentées de lettres des anciennes directrices (Madame Jacques, Mademoiselle Clement) prodiguant de sages conseils sur l'importance de la discipline, difficile pour une française de vingt ans, la beauté de cette profession, nouvelle et féminine par excellence, dit le docteur Rist.

Trois pages sont consacrées à une héroïne anglaise, Florence Nightingale. On retrouve systématiquement la photo de la dernière promotion, qui s'étoffe, sa répartition à travers les établissements de l'Assistance Publique, les statuts de l'Association, devenue Association amicale en 1913. De petites fêtes sont organisées, à la Mi-Carême ou lors des distributions de prix, où sont invitées les élèves de la rue Amyot, pour une projection cinématographique. La soirée s'est prolongée tard ! dans ce même numéro de janvier 1912, on propose aux infirmières de souscrire à une épargne pour leurs vieux jours. Flotte dans ces pages l'ambiance bon enfant d'un pensionnat distingué.

Dans une lettre de juin 1914, André Mesureur écrit à l'Association pour inciter les brevetées à travailler aux progrès de leur profession, à mener des études comme leurs collègues anglaises ou américaines, en un mot : "*Il faut que les brevetées donnent par*

*leur exemple personnel l'impression qu'elles ont une mentalité supérieure*". Le Président Poincaré, visitant l'Ecole en juillet 1913 tient en gros le même discours ; et ce sont des termes identiques qu'on retrouve dans la bouche de Gustave Mesureur, cette fois, lors d'une réunion en 1916, réunissant plus de 300 élèves et anciennes et plusieurs personnalités. L'heure est évidemment grave, et les infirmières hospitalières n'ont fait qu'accomplir leur devoir, mais elles aimeraient cependant obtenir une amélioration de leur situation : légère rancoeur contre les infirmières libres dont l'héroïsme au front est récompensé par des Croix d'honneur. Répondant à cette remarque de la Présidente, le Directeur est légèrement embarrassé. Heureusement, trois jours après, une "fête blanche" est donnée pour les 130 élèves de la promotion, "neige vivante". On évoque les Régiments au front : *"sous la blancheur de votre uniforme, comme sous le drapeau azuré du leur, c'est le même emportement vers l'idéal..."*.

C'est dans le même numéro qu'il est traité du nouveau bonnet, et de ce bandeau frontal qui permettra d'identifier les "petites bleues".

J'abrège. Les temps ne sont plus aux réunions et le numéro six est presque entièrement consacré à deux conférences de morale professionnelle prononcées par le docteur Guinon (22 pages) en 1917. G. Mesureur déplore, à l'issue de ces conférences que beaucoup de brevetées ne restent pas à l'Assistance Publique : 150 parties sur 500 environ : ingratitude !

Le dernier numéro (7) que j'ai retrouvé donne les nouveaux statuts, beaucoup plus consistants, de l'Association. J'y vois l'indice d'une solide implantation de l'Association, et donc de l'Ecole des Infirmières : la carrière honorable et féminine qu'on espérait voir éclore dans la spécificité française est bien née, et concrétisée, en 1922 par le Diplôme National.

Une autre histoire commence, après la guerre : les générations de "petites bleues" se succèdent dans les salles et sur les hauteurs de la Salpêtrière jusqu'à une époque récente.

A vol d'oiseau, la distance est courte entre l'Ecole et le Bâtiment Babinski : mais c'est pourtant le Monde d'Hier, pour paraphraser Stephan Zweig, que j'ai essayé d'évoquer.

#### SUMMARY

##### ***The first nurses school at "La Salpêtrière" Hospital in Paris***

*In 1870, D.M. Bourneville organized municipal lectures for parisian hospital staff in order to improve their inadequate training. It was carried on with that teaching till 1914, but owing to imperfect knowledge it was compelled to enlarge the project in opening the first nurses school inside "La Salpêtrière" (1907).*

*Following the hospital staff reform (1903), a preliminary Commission was settled. That committee was inspired by british or french experiments (private, parisian and provincial initiatives) for its accomplishment. The opening speech, in 1908, pointed out democratic recruiting and professional feature of the school. A new career was offered to women where nurses would become physician assistants, devoted to him, but of necessity for their own skills.*

